

## **La relation mère/fils : une lecture de l'enfance malheureuse dans *Le Sagouin* de François Mauriac**

Marie Cécile BOUGUIA FODJO<sup>1\*</sup>

<sup>1</sup>École Normale Supérieure de l'université de Yaoundé I,  
Cameroun

Date de réception	date d'acceptation	date de publication
14-06-2022	14-11-2022	26 -04-2023

### **RESUME**

Longtemps poétisée comme une période édénique, l'enfance sous la plume de Mauriac apparaît sous le prisme du trauma et du malheur. Questionner cette enfance malheureuse dans *Le Sagouin* nous a permis à l'aune de la grille d'analyse psychanalytique de Marthe Robert, d'examiner la qualité de la relation mère-fils comme la cause principale de la déchéance du héros enfantin. L'aversion de Paule pour son fils difforme et disgracieux, l'incite à le déshumaniser par des étiquettes humiliantes et par la violence physique. Privé de l'affection maternelle, le jeune héros est rejeté. L'instant de bonheur qu'il expérimente chez les Bordas se révèle chimérique. Malgré le

roman familial qu'il élabore pour échapper à sa triste condition, Guillou, dépité par le manque d'amour de la part des siens, se donne la mort. La peinture de cette enfance malheureuse, remet au goût du jour l'importance de l'affection pour l'épanouissement de l'enfant. Mauriac par ce récit tragique, fait montre d'humanisme en plaidant en faveur d'une enfance heureuse.

**MOTS-CLES :** mère-fils, aversion maternelle, rejet, enfance malheureuse, humanisme.

## **The mother/son relationship: a reading of unhappy childhood in *Le Sagouin* by F. Mauriac**

### **ABSTRACT**

Long poetized as an Edenic period, childhood from the pen of Mauriac appears under the prism of misfortune. Questioning this unhappy childhood in *Le Sagouin* has allowed us, in the light of Marthe Robert's psychoanalytic analysis grid, to pose the quality of the mother-son relationship as the primary cause of the childish hero's decline. Paule's aversion to her deformed and ungainly son prompts her to dehumanize him through humiliating labels and physical violence. Deprived of maternal affection, the young hero is rejected. The moment of happiness he experiences with the Bordas turns out to be chimerical. Despite the family novel he is developing to escape his sad condition, Guillou, annoyed by the lack of love of his family, kills himself. The painting of this unhappy childhood brings up to date the importance of affection for the development of the child. Mauriac by this tragic story shows humanism, pleading in favor of a happy childhood.

**Keywords:** mother-son, maternal aversion, rejection, unhappy childhood, humanism.

## INTRODUCTION

De nombreux écrivains ont mis en récit l'enfance. Marquée par la candeur, le bonheur, le rêve, la figure de l'enfant et la période de l'enfance ont une connotation méliorative dans l'imagerie de plusieurs. Or, on observe de plus en plus que l'écriture de l'enfance semble davantage peindre des réalités éprouvantes et même mortifères auxquelles est confronté le personnage enfantin, privé de son univers merveilleux et édénique du fait de l'absurdité des adultes. C'est dans cette perspective que s'inscrit cette investigation intitulée : la relation mère/fils : une lecture de l'enfance malheureuse dans *Le Sagouin* de François Mauriac. L'objet de cette étude est d'examiner la qualité de la relation qui unit Paule Galéas à son unique enfant, le jeune Guillaume Galéas. Il s'agira essentiellement de questionner le trauma, le malheur qui caractérise l'existence de la figure enfantine principale du texte. Cette préoccupation première se décline en plusieurs questions secondaires : en quoi la répulsion maternelle serait-elle la cause principale du malheur du héros enfantin ? Comment le garçon vit-il cette relation avec sa mère ? Comment se traduit cette exécution maternelle ? Quels en sont les enjeux identitaire et poétique ? Pour mener à bien cette étude de l'enfance malheureuse, nous ferons appel à la grille psychanalytique de

Marthe Robert afin d'explorer l'univers mental de l'enfant et de sa mère à l'effet de sonder leurs états d'âme. Dès lors, nous structurons notre travail en deux grandes articulations. La première s'intéressera à la poétique de l'aversion maternelle et analysera également les lueurs et leurres du bonheur enfantin, tandis que la seconde examinera les enjeux de la qualité de cette relation mère/fils pour mieux appréhender les horizons poétiques de Mauriac et en tirer les bonnes pratiques en faveur d'une enfance plus heureuse.

### **I- La poétique de l'aversion maternelle : fondements, écriture et rejet**

*Le Sagouin* est une œuvre d'une grande intensité esthétique. Mauriac y peint l'univers de l'enfance tel un livre ouvert sur les souffrances du jeune protagoniste Guillou ; que la démarche inaugurale de cette réflexion repère et identifie comme la figure principale de l'enfant dans le roman qui retient notre attention. Ledit roman décrit l'enfance comme le maillon le plus vulnérable de la chaîne sociale, tel que le donne à voir la répugnance qui caractérise Paule Galéas dans sa relation à son enfant. Comprendre le malheur du jeune héros procèdera d'une part de l'examen de la haine de sa mère à son égard et d'autre part de l'exploration des illusions de bien-être du héros.

### **I-1- Origine de l'hostilité maternelle : entre mésalliance, remords et hideur atavique**

Le malheur de la figure enfantine du *Sagouin* trouve ses fondements dans la répulsion que sa mère lui témoigne sans cesse. Cette aversion maternelle prend ses origines dans le désappointement dont Paule est l'objet et ensuite dans la laideur génétique de son fils. Issue de la classe bourgeoise<sup>1</sup>, l'ambition de Paule a toujours été d'accéder à la classe aristocratique. Son mariage avec le disgracieux baron Galéas, lui faisait miroiter l'opportunité d'être un jour la baronne Paule Galéas de Cernès. Or : « Ni son oncle ni sa tante, bien qu'ils fussent impatients de se débarrasser d'elle, ne l'avaient poussée à cette folie ; ils l'avaient même mise en garde. Au lycée, qui donc lui aurait appris à vénérer les titres ? » (Mauriac, 1951 : 10) Cette union sans amour ne lui permit pas non plus d'atteindre ses objectifs. Elle en devient frustrée, vivant sans cesse dans l'obsession du regret d' « avoir perdu sa vie pour ça ! » (Mauriac, 1951 : 11) La dérision du sort mit Paule face à « l'horreur de s'être vendue pour une vanité dont l'ombre même lui était dérobée. » (Mauriac, 1951 : 12) et fit d'elle une femme aigrie, qui déverse sa bile et sa frustration sur ceux qui l'entourent et sur son enfant.

---

<sup>1</sup> Paule fut recueillie et éduquée par son oncle M. Constant Meulière, ancien maire de Bordeaux, et son épouse.

En outre, le transfert de caractéristiques génétiques du père au fils Galéas exaspère Paule. La disgrâce que ces hommes de sa vie avaient en partage l'insupportait tel que le révèle le portrait qu'elle fournit de son jeune fils : « Ce que Paule voyait, quand elle pensait à son fils, c'était des genoux cagneux, les cuisses étiques, elle haïssait [...], cette lèvre inférieure un peu pendante, beaucoup moins que ne l'était celle de son père, mais il suffisait à Paule qu'elle lui rappelât une bouche détestée. » (Mauriac, 1951 : 8-9) Le héros a de qui tenir. À en croire le narrateur, Guillou est le sosie de son géniteur. Leur portrait physique établit l'indéniable laideur qu'ils ont en partage, laideur qui répugne Paule et explique notamment le rejet qu'elle leur manifeste. Ateba Moïse fait remarquer que : « Même le lien filial et les rapports que crée le mariage ne sont pas assez forts pour faire taire chez celle-ci<sup>2</sup> la répulsion qu'entraîne la seule vue de ces pauvres corps<sup>3</sup>. » (Ateba, 2002 : 158) Le narrateur corrobore ces propos en indiquant que : « Paule avait toujours eu honte de lui<sup>4</sup>. » (Mauriac, 1951 : 82) d'où le rejet.

---

<sup>2</sup> Chez Paule, la mère de Guillou.

<sup>3</sup> Ceux de Guillou et de Galéas, son père.

<sup>4</sup> Guillaume Galéas.



## **I-2- L'écriture du rejet : des étiquettes déshumanisantes à la violence physique**

L'expression de l'exclusion maternelle dans *Le Sagouin* va des étiquettes humiliantes à la violence physique en passant par les invectives injurieuses. Déjà, le titre « *Le Sagouin* » fait du héros enfantin, un être crasseux et dégoûtant qui inspire horreur et exécration. C'est pourquoi le narrateur souligne que : « Les larmes de Guillou, Mamie dit qu'elles sont salissantes. [...] C'est ce que sa mère lui répéta chaque jour : [...] Guillaume de Cernès était vilain, sale et bête : un sagouin. » (Mauriac, 1951 : 127) Mues en bourreaux et tortionnaires de cet enfant, qui ne demandait qu'à être aimé, Mamie et Paule l'affublent de toutes sortes de surnoms rébarbatifs dans l'optique de créer et de maintenir la distance affective et physique entre elles et le petit être. Entre autres étiquettes accablantes et haineuses qu'utilise Paule pour désigner son fils, on pourrait citer : « ce pauvre être », « enfant borné, sournois » (p. 14), « mon malheureux petit » (p. 71), « petit nigaud », « enfant dégoutant » (p. 81), « Quel sagouin ! » (p. 84), « imbécile » (p. 93), « propre à rien » (p. 113), « petit arriéré », « petit dégénéré » (p. 123). Cette liste d'invectives servant à nommer le jeune protagoniste, lui ôte toute dignité humaine et entretient la désaffection de sa mère qu'il aime pourtant. Le malheur de Guillou découle justement de

l'absence de réciprocité de cet amour qu'il éprouve pour sa mère. En retour, celle-ci lui sert une inacceptation que traduit son attitude lorsque Guillou, pour lui souhaiter une bonne nuit, ose lui faire un baiser furtif : « [...] il savait d'avance que sa mère essuierait la place de ce rapide baiser et qu'elle dirait avec dégoût : « Tu me mouilles toujours... » Elle ne luttait plus contre ce dégoût. » (p. 14)

Cette violence psychologique ravale le héros au rang d'animal et ne l'exempte pas de la violence physique. Soulignons que le roman ici considéré, s'ouvre sur une scène d'atteinte à l'intégrité physique du jeune protagoniste, ainsi que nous le présente l'incipit :

« Pourquoi me soutenir que tu sais ta leçon ? Tu l'as apprise par cœur ? Vraiment ? » Une gifle claqua. « Monte à ta chambre. Que je ne te voie plus jusqu'au dîner. » L'enfant porta la main à sa joue, comme s'il avait eu la mâchoire brisée : « Oh ! là ! là ! vous m'avez fait mal ! [...] » Paule saisit avec rage le bras fluet de son fils et lui administra une seconde gifle. (p. 7)

Ces propos liminaires du roman revêtent une signification hautement symbolique. La réprimande violente de Paule dès l'entame de l'œuvre dissipe tout doute sur le malheur qui va caractériser l'existence de son enfant tout au long du roman. Aussi est-il avéré que la figure enfantine principale ici est un mal-aimé dont l'existence marquée du sceau de la marginalité se

rapproche davantage de l'enfer que du paradis, à l'opposé de l'approche heureuse de l'enfance que suggère ci-après Schopenhauer (1966 : 1125) : « L'enfance est le temps de l'innocence et du bonheur, le paradis de la vie, l'Éden perdu, vers lequel, durant tout le reste de notre vie, nous tournons les yeux avec regret. » En dépit de l'attitude sarcastique de Paule, Guillaume aspire à son amour afin d'assouvir sa soif de bonheur ; quitte à ce que, las d'espérer, il le trouve auprès d'un substitut de la figure maternelle. Des enjeux significatifs sont fonction de cette quête de bonheur dont l'itinéraire tangué entre espoir et désespoir.

### **I-3- Lueurs et leurres du bonheur enfantin : le roman familial, une chimère dévastatrice**

La littérature a longtemps poétisé l'enfance comme la phase la plus heureuse de l'existence. Il est donc normal que Guillaume éprouve le besoin de ce bonheur enfantin, dont il est jusqu'ici privé. Aller à sa quête est certes une entreprise courageuse, au vu de son contexte familial, mais une entreprise dont l'enjeu pour lui est vital. Malgré l'acrimonie de sa mère, l'enfant Guillaume, a la capacité de voir les choses dans leur absolue naïveté et grâce à son imaginaire, de créer et de s'évader dans un univers merveilleux où tous ses rêves sont réalisables. Aussi entretient-il son espoir de bonheur grâce aux figures

maternelles de substitution et à son roman familial. En effet, la psychanalyse à travers les travaux de Sigmund Freud et de ses émules a posé la logique du complexe d'Œdipe comme étant un des moyens de combler les besoins fondamentaux de l'enfance. Ce désir du petit garçon de posséder sa mère et de se débarrasser de son père est, de l'avis de Bouguia Fodjo (2016, p. 99) « une étape déterminante dans le processus d'élaboration de l'identité du personnage et dans celui de l'affirmation de cette identité individuelle. »

L'attitude castratrice de Paule ne favorisant pas la concrétisation de ce complexe d'Œdipe pour Guillaume, ce dernier trouvera en Fräulein, leur servante, puis en Leone Bordas l'épouse de l'instituteur russe, des figures maternelles de substitution. Fräulein plus que Leone, témoigne de l'affection et de la compréhension à l'égard du héros. Le texte nous peint la manifestation de cet amour maternel de l'Autrichienne pour Guillou ainsi qu'il suit : « Il<sup>5</sup> jouissait d'une certaine paix. Il se cachait derrière Fräulein : l'Autrichienne étendait sur lui l'ombre de sa masse tutélaire. [...] L'unique Fräulein couvait d'un amour quasi charnel son poulet, son canard. C'était elle qui le baignait, qui le savonnait de ses vieilles mains [...]. » (Mauriac, 1951 : 25-26) Il est clair que Fräulein, contrairement à Paule, est en contact physique fréquent avec Guillou qu'elle

---

<sup>5</sup> Réfère ici à Guillou.

désigne par des surnoms affectueux. Cette proximité physique est le reflet du tendre attachement qui unit Fräulein au héros.

En outre, Léone Bordas s'est également illustrée comme une figure tutélaire de la mère. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer l'accueil chaleureux et les soins conviviaux qu'elle réserva à Guillou lors de leur premier contact. « [...] Leone revenait avec une paire de chaussons. Elle prit Guillou sur ses genoux, lui enleva sa pèlerine et se rapprocha du feu. [...] « Veux-tu nous aider à écosser les haricots ? » Il rit et dit qu'il aidait toujours Fräulein. » (p. 94-95) Ces actes empreints d'amour et le fait pour Leone d'inviter Guillaume à travailler avec elle, brisa la glace entre eux, rassura le jeune protagoniste qui appréhendait cette rencontre avec l'étrangère. Dès lors, la suite du récit, présente le héros enfantin, à son aise chez les Bordas. L'affection que lui témoigne Leone, le fait se sentir valorisé, en sécurité, heureux. Son bonheur s'intensifiera à l'écoute de cette proposition : « Montre lui la bibliothèque de Jean-Pierre, dit-Leone, il pourra choisir. » (p. 99) Avoir ainsi accès à l'intimité des Bordas, lui donne un regain de dignité et d'estime de soi. C'est un moment de pur bonheur que vit Guillou auprès de Leone Bordas.

Cet amour travaille à une meilleure éducation de l'enfant comme signifiait déjà Freud dans son avant-propos à l'ouvrage

d'Aichhorn : « [...] L'enfant est devenu l'objet principal de la recherche psychanalytique [...]. Il est normal qu'on attende de ces travaux une aide pour la pratique éducative dont le but est précisément de diriger, de stimuler, de protéger contre les erreurs l'enfant dans son accession à l'âge adulte. » (Aichhorn, 1973 : 9) La quête d'une nouvelle filiation donne accès au merveilleux, au roman familial : un mirage du bien-être. Les moments de plénitude auprès de la tendre Fräulein et de Leone transportent le héros enfantin dans un émerveillement fécond. Dès lors son imagination déborde de rêveries euphoriques. Le roman familial qui en découle, nous apparaît telle une sorte : « d'expédient à quoi recourt l'imagination pour résoudre la crise typique de la croissance humaine telle que la détermine le « complexe d'Œdipe ». » (Robert, 1972 : 43) La définition robertienne du roman familial permet d'explorer la psyché du jeune héros, pleine de fabulations. Aussi s'imagine-t-il que :

Tous les soirs, il irait chez M. Bordas. Il regarderait aussi longtemps qu'il en aurait envie la photographie de Jean-Pierre. Il aimait tellement Jean-Pierre. Il deviendrait son ami pendant les grandes vacances. Tous les livres de Jean-Pierre, il les feuilletterait un à un : ces livres que les mains de Jean-Pierre avaient touchés. Ce n'était pas de M. Bordas, c'était de ce garçon inconnu que venait le bonheur dont Guillou débordait, qu'il garda en lui tout ce soir-là, [...] (Mauriac, 1951 : 114)

Le fantasme de bien-être sus-décrit, se cristallise sur l'image du fils des Bordas qu'il n'a jamais rencontré physiquement. Le bien-être et l'amitié qu'il s'imagine vivre avec Jean-Pierre Bordas, s'apparente sans nul doute au roman familial, c'est-à-dire à : « [...] un récit fabuleux, mensonger, donc et merveilleux [à partir duquel] Freud nous apprend que tout homme le forge consciemment dans son enfance, mais qu'il oublie, ou plutôt le « refoule » sitôt que les exigences de son évolution ne lui permettent plus d'y adhérer. » (Robert, 1972 : 43-44) Il s'agit là d'une expérience normale et universelle de la vie infantile qui met en lumière la vie des désirs, des affections et des refoulements du héros enfantin, autant d'éléments qui disent et expliquent le protagoniste dans ses rapports avec son entourage. Tout bien considéré, les contraintes (narratives) de l'évolution de Guillaume ne lui permettront pas d'adhérer longtemps à son roman familial sus-présenté, car ledit roman se révèle être une illusion et le bien-être y assorti, une utopie. D'ailleurs, le changement radical dans l'attitude de Leone Bordas, augure un leurre. Le ravissement qu'a expérimenté Guillaume était une tranche de vie unique qui lui permit de rêvasser aux possibilités d'épanouissement tout en l'exposant au désappointement, vu que ces instants de bonheur étaient en somme des mirages.

L'univers merveilleux du roman familial fait face à la dureté implacable du monde réel de Guillaume marqué par le rejet de la part de ceux qu'il affectionne. Le désenchantement qui s'en suit est très dévastateur. Il convient de souligner ici que de nombreux écueils participent au maintien du héros dans le malheur à l'instar des soupçons d'infidélité et de la lutte des classes. En réalité, Guillou, ne s'est pas encore remis de son extase chez les Bordas, qu'à son réveil, il est informé du fait que les Bordas ne veulent plus de contact avec sa famille encore moins assurer son instruction. Le premier motif expliquant ce revirement subit émane de la méfiance de Leone face à la proximité naissante entre Robert et Paule, comme le laisse entendre le narrateur qui nous rapporte leur dialogue : « « Nous causerons mieux chez moi, demain, à la fin de la matinée. Je sors de la mairie un peu avant midi. » Elle savait pourquoi il ne ferait pas un pas de plus. Elle se réjouit de ce qui ressemblait à un commencement de complicité. « Oui, oui lui souffla-t-elle, cela vaudra mieux [...]. » (Mauriac, 1951 : 110)

Visiblement ce rendez-vous pris, incite Leone à changer d'attitude vis-à-vis de Guillaume. En effet, elle voit en lui le prétexte de Paule pour séduire Bordas et dès lors, elle le vilipende en ces termes : « Regarde ce qu'il a fait du livre de Jean-Pierre, ce petit sagouin ! Des traces de doigt partout. Et même des traces de morve ! Quelle idée nous a pris de lui prêter



les livres de Jean-Pierre ? [...] « Et d'abord, moi, je ne veux plus le voir ici, le sagouin. [...] » (p. 115-116) Aussi sacrifie-t-elle Guillaume en persuadant Bordas d'arrêter de s'en occuper. Ce qu'il fit sous le prétexte d'incompatibilité de classes sociales, écoutons-le : « J'ai eu tort d'accepter. Nous ne devons pas avoir de relations avec le château. La lutte des classes, ce n'est pas une histoire pour les manuels. Elle est inscrite dans notre vie de chaque jour. Elle doit inspirer toute notre conduite.» (p. 118) Ainsi, Bordas remet-il au goût du jour la logique des classes comme une des causes du rejet de Guillou et de la déconvenue qui en découle. La réaction du jeune héros à l'écoute de cette triste nouvelle est à la mesure de l'affection qu'il éprouvait pour les Bordas : une profonde désillusion, qui favorise la désintégration identitaire et la déchéance de Guillou.

Face à ce rejet, le héros cherche en vain une échappatoire : « Il aurait voulu repenser à ces histoires qu'il se racontait à lui-même, qu'il connaissait seul, mais impossible de s'évader, cette fois.» (p. 80) L'impossibilité dans laquelle il se trouve de ne pouvoir élaborer un roman familial pour s'y mettre à l'abri des difficultés inhérentes à sa malheureuse existence d'enfant, le force à sortir de ses rêveries compensatrices pour constater à son grand désarroi, que ce bonheur n'était que chimérique et aura duré le temps d'une utopie. Face à tant de

rejet, sa personnalité encore embryonnaire, s'en trouve fragilisée, démantelée. Dépité, Guillaume ne trouve plus aucun goût à exister. Aussi emprunte-t-il le chemin fatidique de la déchéance. « Il se leva, contourna la tombe des Cernès, enjamba le parapet et prit un sentier en pente raide qui descendait vers le ciron. » (p. 128) Le suicide où il se résigne afin d'échapper à sa malheureuse existence, consacre la fin de la relation mère/fils. Au-delà du mécompte de Guillou, l'attitude hostile de Paule a des corollaires divers dont les enjeux, tant sur le héros que sur les autres personnages méritent d'être examinés.

## **II- Enjeux de la rhétorique de l'enfance malheureuse**

Le roman de Mauriac ici considéré révèle tout un programme d'écriture qui laisse apparaître sa volonté d'inscrire la qualité de la relation mère/fils comme une rhétorique de l'ostracisme. Cette marginalité du jeune héros, est le lieu de nombreux enjeux d'écriture significatifs de l'esthétique mauriacienne. L'analyse des divers corollaires de ce manque d'amour et l'exploration des horizons poétiques de l'auteur constituent la double articulation de cette dernière partie de notre démonstration.

## II-1- Les effets de la mise à l'écart du héros enfantin

De toute évidence, la répercussion flagrante de l'absence d'amour maternel et du désamour des Bordas est la perversion de l'enfance du héros. Plutôt que d'être heureuse et épanouie comme le suggère Bachelard<sup>6</sup> (1965 : 36) : « Une enfance potentielle est encore en nous. » et d'en rester nostalgique, l'enfance de Guillou est dénaturée, rendue malheureuse. C'est en outre, ce qui fera dire à Marie-José Chombart de Lauwe (1979 : 11) que : « La manière de percevoir et de penser l'enfant influe sur ses conditions de vie, sur son statut et sur les comportements des adultes à son égard. » Cette altération de son existence enfantine se traduit par la mauvaise estime de soi, le mutisme, la fragilité de sa personnalité, la claustration. Ces éléments matérialisent sa marginalisation, contrecoup du rejet dont il est victime. Guillou est un laissé pour compte reclus dans la déréliction physique et morale.

Traité tel un paria, Guillou connaît une crise du personnage dont les origines se situent dans cette fracture entre l'apparence abjecte du héros et son essence vertueuse. Relevant l'impact de ceci sur l'épanouissement identitaire du jeune protagoniste, Marinella Mariani (2002 : 167) souligne que :

---

<sup>6</sup> Dans son chapitre sur « Les rêveries vers l'enfance ».

« Ravalé par son comportement au rang de la bête, Guillou est dépersonnalisé aux yeux des autres, son aspect physique détériorant sa nature la plus profonde, jusqu'à déclencher un brouillage du moi, un escamotage de son identité [...]» La désintégration identitaire, l'incite à se soustraire à ce monde hostile et dénué d'amour. Cette mort l'affranchit de son déchirement intérieur et évoque le thème de la douceur de la mort par l'eau que théorise Bachelard (1947). En effet, Bachelard poétise le symbole maternel de l'eau, qu'il pose tel un moyen pour l'être de retourner aux sources du moi. Il dira à cet effet que : « C'est une eau qui va absorber la noire souffrance et le chagrin. » (p. 33)

Les diverses retombées de la mise à l'écart du héros enfantin due au manque d'amour dont il est victime de la part de plusieurs personnages de son environnement immédiat, n'épargneront pas ces derniers. Il convient d'observer que Paule de Cernès, la Baronne Galéas de Cernès et le couple Bordas ont chacun subi les répercussions de leur rejet de Guillou. Prise de remords après le double suicide de ses époux et fils, Paule quitte le château des Galéas et retourne chez les Meulière<sup>7</sup>. Mais sa santé est compromise car, précise le narrateur, « [...] Elle avait une tumeur « de mauvaise nature ». [...] Elle était contente que

---

<sup>7</sup> Ses parents adoptifs.

sa mort à elle fût si proche. » (Mauriac, 1951 : 133-134)  
Internée dans une clinique, elle déprimait, hallucinait, se lamentait de la vie qu'elle a menée, regrettant certains de ses choix et soupirant après la mort qui la délivrerait de ce supplice. La vie de Paule était aussi d'un vide insurmontable.

La baronne de Cernès quant-à-elle, n'a pas été particulièrement éplorée par le décès simultané de ses fils et petit-fils. Son impassibilité face à ce double décès exprimerait son soulagement du fardeau de leur présence infamante. Cette indifférence insupporte Fräulein qui, indignée, déclare : « Une mère qui a honte de son fils et de son petit-fils, cela ne devrait pas être permis, songe Fräulein. Elle ne pardonne pas à sa maîtresse d'avoir si peu pleuré Galéas et Guillou, d'avoir peut-être été contente de leur mort. » (p. 136) La fin réservée à cette baronne insensible, n'est guère reluisante. Exclue du château qui faisait sa fierté, elle sera placée dans une maison de retraite, contre son gré et y connaîtra l'isolement et l'abandon. Cette expérience du rejet par les siens est une sorte de châtement relativement à ses agissements dénués d'amour à l'égard de Guillou. Bordas n'échappera pas non plus aux conséquences de son désamour pour le jeune héros. En réalité, le remords est son lot quotidien et le pousse à une sérieuse prise de conscience de la nécessité de revenir à l'orthodoxie de sa profession

d'instituteur « qui institue l'humanité dans l'homme.» (p. 139)  
 Son repentir débouche sur la reconsidération de sa raison d'être,  
 tel qu'on peut le lire :

Guillou [...] l'esprit qui couvait dans cette chair souffreteuse, ah ! que c'eut été merveilleux de l'aider à jaillir ! Peut-être était-ce pour ce travail que Robert Bordas était venu en ce monde. [...] D'autres Guillou se trouveraient sur sa route peut-être. À cause de l'enfant qu'il avait laissé mourir, il ne refuserait rien de lui-même, à ceux qui viendraient vers lui. (p. 139)

Ces diverses répercussions de la stigmatisation et de l'exclusion du personnage focal du roman mauriacien ici en étude, lèvent un pan de voile sur les véritables visées de l'auteur.

## **II-2- Horizons poétiques mauriaciens au cœur de l'humanisme**

Les horizons poétiques ici réfèrent précisément au désir profond de l'auteur. Son intentionnalité ici se cristallise autour de deux axes ; celui de la portée du lien parent-enfant d'une part et celui de l'humanisme d'autre part. Repenser la relation mère /fils et faire l'apologie d'une enfance heureuse est l'objectif ultime de Mauriac. Tout bien considéré, la lecture du *Sagouin* présente une constante : celle de l'écriture d'une enfance déchue. Ce qui témoigne de la place cardinale de la mère dans l'épanouissement ou non de son jeune enfant. L'amour maternel

devrait être le havre inaliénable où tout enfant se réfugierait contre les assauts de la vie et se ressourcerait en cas d'abatement. Rien ne devrait en priver un enfant, encore moins son physique ingrat et sale comme ce fut le cas pour le sagouin dans le roman éponyme. Cet être aurait reçu l'affection maternelle que son destin en serait autre.

À ce propos, Marinella Mariani (2002 : 169) indique que : « Le drame existentiel de Guillou aurait pu être allégé, au sein de sa famille, par l'amour, mais l'une des plus grandes joies, la joie d'être aimé par sa mère, qui aurait fait de lui le plus heureux des enfants, lui est niée. » Ceci dit, *Le Sagouin* est un réquisitoire contre le défaut d'amour parental et précisément maternel, un plaidoyer en faveur de l'expression de cet amour sans condition et désintéressé qui opère tel un pilier du bonheur enfantin. Aussi Mauriac interpelle-t-il tout potentiel lecteur à bannir la démarche de Paule tout en adoptant la posture de Fräulein, empreinte de cette affection authentique à l'endroit de Guillou. Cette dialectique mauriacienne du proscrit et du prescrit, trace un itinéraire qui campe la vision du monde de l'auteur dans la valorisation et la préservation de la dignité et du bien-être humains.

À travers *Le Sagouin*, Mauriac œuvre pour apporter son soutien aux personnages en détresse et nous enjoint de lui

emboîter le pas. Ayant pour but le bien-être de l'humanité en général et des enfants en particulier, ce roman mauriacien, s'inscrit dans une logique humaniste. Tout en démontrant que la connaissance de soi est une aporie, l'analyse du *Sagouin* a prouvé que la connaissance de l'autre reste une énigme, d'où l'invite à la mansuétude face à la différence de l'autre. Assurément, l'écho de la déchéance du personnage focal, a retenti sur les autres personnages à l'effet de mettre en relief les sanctions que la trame du récit leur réserve. La tonalité didactique qui clôt le roman, conforte l'idéologie humaniste de Mauriac. Mauriac par la voix de Bordas, est « celui qui établit, celui qui instruit, celui qui institue l'humanité dans l'homme.» (Mauriac, 1951 : 139) C'est pourquoi il affirme dans le prologue de *Thérèse Desqueyroux* : « Saurai-je jamais rien dire des êtres ruisselants de vertu et qui ont le cœur sur la main ? Les 'cœurs sur la main' n'ont pas d'histoire ; mais je connais celle des cœurs enfouis et tout mêlés à un corps de boue.» (Mauriac, 1978-1985 : 17) La défense de la personne humaine dans ses droits et dans ses possibilités d'épanouissement est à l'origine de cet aveu d'humanisme de Mauriac.

## CONCLUSION

En choisissant de traiter de l'enfance malheureuse comme corollaire de la mauvaise qualité de la relation mère/fils dans *Le*



*Sagouin* de Mauriac, nous avons voulu montrer l'adéquation qui existe entre l'amour maternel et le bonheur enfantin. Les causes de l'aversion maternelle ont mis en évidence l'écriture du rejet à travers les étiquettes deshumanisantes, les invectives et la violence physique. Acteurs de cette stigmatisation, les proches et les enseignants de Guillou payeront cher les frais de leur refus d'affection à son égard. Aussi le héros enfantin, trainera-t-il son lot de malheurs émanant de cette mise à l'écart jusqu'à la fin. Nonobstant quelques instants de bonheur furtif en compagnie des Bordas, il est vite désillusionné. Leurré par ces virtualités de bien-être, Guillou désenchante et fait face à son destin dénué d'amour. Meurtri dans son idiosyncrasie, il connaît une crise identitaire qui le conduit vers un drame existentiel. On pourrait dès lors affirmer que l'affection maternelle et l'enfance ici sont des sèmes incompatibles, responsables du tragique du sagouin. Autant d'éléments qui attestent que la poétique de l'enfance malheureuse n'est qu'un prétexte qui voile à peine l'horizon esthétique de F. Mauriac marqué du sceau de l'humanisme. Cette estampille exige que le visage de l'humain soit restauré en ces êtres avilis par l'égoïsme. C'est dans cette perspective que Mauriac déclare : « Nous ne concevons plus la littérature romanesque détournée de sa fin propre qui est la connaissance de l'homme. » (Mauriac, 1978-1985 : 759) Il inscrit par ces propos, la défense de l'identité et de la dignité humaines au

cœur de la connaissance de l'homme et en fait le dessein de l'esthétique romanesque.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aichhorn August (1973) *Jeunesse à l'abandon*, Paris, Privat.

Ateba Moise (2002) « La rhétorique de la marginalité comme masque de l'idéologie dans l'œuvre de François Mauriac », in Welch, Edward, *Masque et carnaval dans la littérature européenne*, Ljubljana, pp. 147-162, L'Harmattan.

Bachelard Gaston (1947) *L'Eau et les rêves*, Paris, Corti.

-- (1965) *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF.

Chombart de Lauwe, Marie-José, (1979), *Un monde autre : l'enfance*, Paris, Payot. Marinella, Mariani (2002) « Le Sagouin, de François Mauriac, ou le masque tragique de l'enfance déçue », in Welch, Edward, *Masque et carnaval dans la littérature européenne*, Ljubljana, pp.163-176, L'Harmattan.

Mauriac François (1951) *Le Sagouin*, Paris, Plon.

-- (1978-1985) *Thérèse Desqueyroux*, in. *Œuvres romanesques et théâtrales complètes*, 4 vols, éd. Jacques Petit, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », II.

La relation mère/fils : une lecture de l'enfance malheureuse dans  
*Le Sagouin* de François Mauriac Revue *Socles*

Schopenhauer Arthur, *MVR* (1966) « Suppléments au livre  
troisième », « Du génie », PUF.

Robert Marthe (1972) *Roman des origines et origines du  
roman*, Paris, Grasset.